

ARLES/

## Du mezcal dans le festival

Les Rencontres de la photographie ont été inaugurées lundi à Arles sous un signe latino. Cette année, le centre s'est déplacé vers la périphérie, et de nouveaux lieux attirent les festivaliers.

Un quart d'heure avant l'ouverture du festival, il y avait déjà la queue à la billetterie. Les Rencontres de la photographie d'Arles ont été inaugurées lundi par la ministre de la Culture. Elles se clôtureront le 24 septembre. Acclamée par des hourras lors de sa prise de parole, Françoise Nyssen est à Arles chez elle, puisque c'est ici qu'est installée Actes Sud, la maison d'édition dont elle fut la directrice avant sa prise de fonction rue de Valois. Les Arlésiens ont l'habitude de la croiser au marché.

**Palmiers.** A peine le temps d'annoncer les axes de sa politique en faveur de la photographie - création d'une délégation à la photographie au sein du ministère, réflexion autour des fonds, veuille au respect du droit d'auteur et développement de l'éducation artistique - que la ministre a dû repartir pour rejoindre le Congrès de Versailles... Le directeur des Rencontres, Sam Stourdé, chargé par la ministre de mener la réflexion autour des fonds photographiques, a pris le relais pour présenter cette 48<sup>e</sup> édition sous un signe latino. L'année France-Colombie est le cadre de plusieurs expositions centrées sur les archives et l'art émergent du pays. L'Iran fait aussi l'objet d'un focus. Dans les 25 lieux (pour 250 artistes montrés), de nombreuses institutions ou des marques coproduisent des expositions (Le Bal, la fondation Dubuffet, le centre Pompidou, Yellow Korner, BMW...), comme si elles avaient pignon sur rue dans une ville démontable à l'architecture

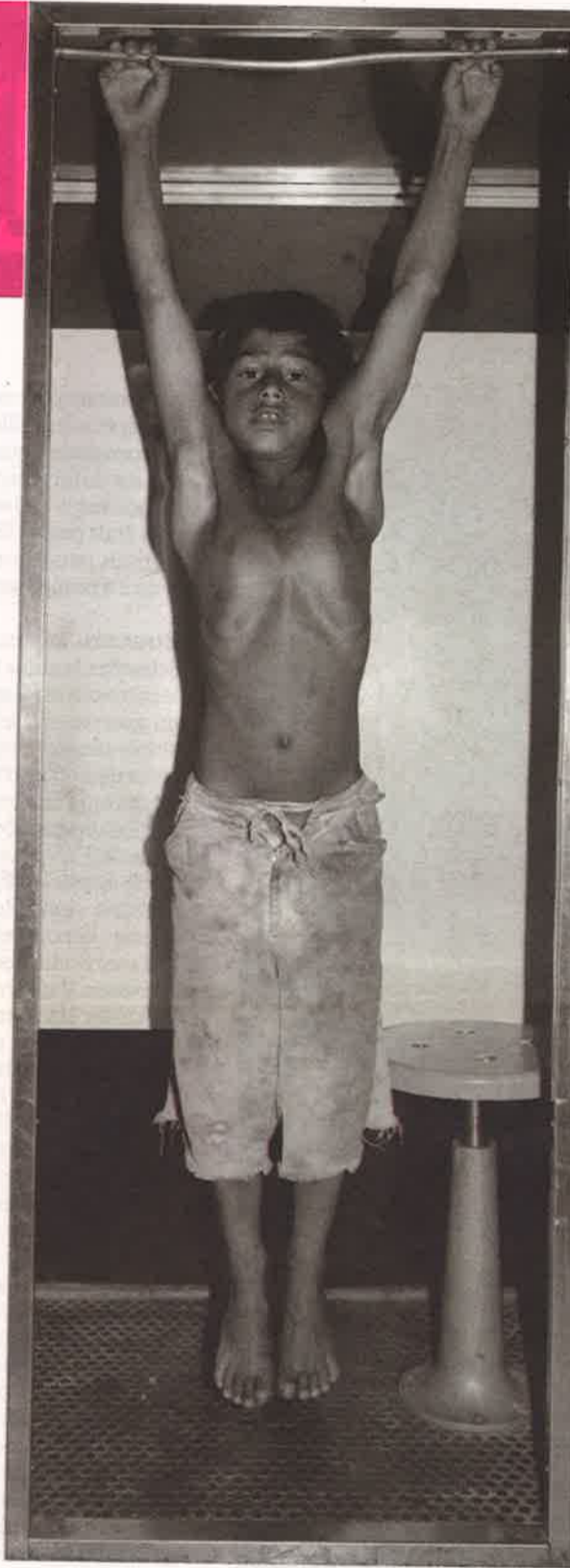
variable. Cette année, les festivaliers ont pu constater un glissement du centre d'Arles vers sa périphérie, glissement largement aimanté par le parc des Ateliers.

C'est désormais autour du boulevard Emile-Combes que se tresse le festival. Deux nouveaux lieux pleins de charme y ont été inaugurés, dessinant un nouvel axe nord-sud depuis la gare SNCF jusqu'aux Ateliers. La Maison des peintres et surtout la Croisière, ensemble de maisons abandonnées en pierre, a créé l'événement avec une belle fête le premier soir, éclairée par des guirlandes, rafraîchie par des oliviers et des palmiers en pot, et surtout abreuvée par des margaritas au mezcal fortement dosées. L'ambiance latino s'y est propagée avec chaleur, verres en plastique et tacos.

**Chantiers.** Ce joli endroit en friche, à l'aménagement pop-up réussi (librairie, bar en plein air, sombreros, canisses et sono aux notes de cumbia colombiana), démodait soudain les Ateliers. Cette nuit d'ouverture, la grue qui surplombe la future tour de Maja Hoffmann pour Luma Arles clignotait de bleu, blanc, rouge.

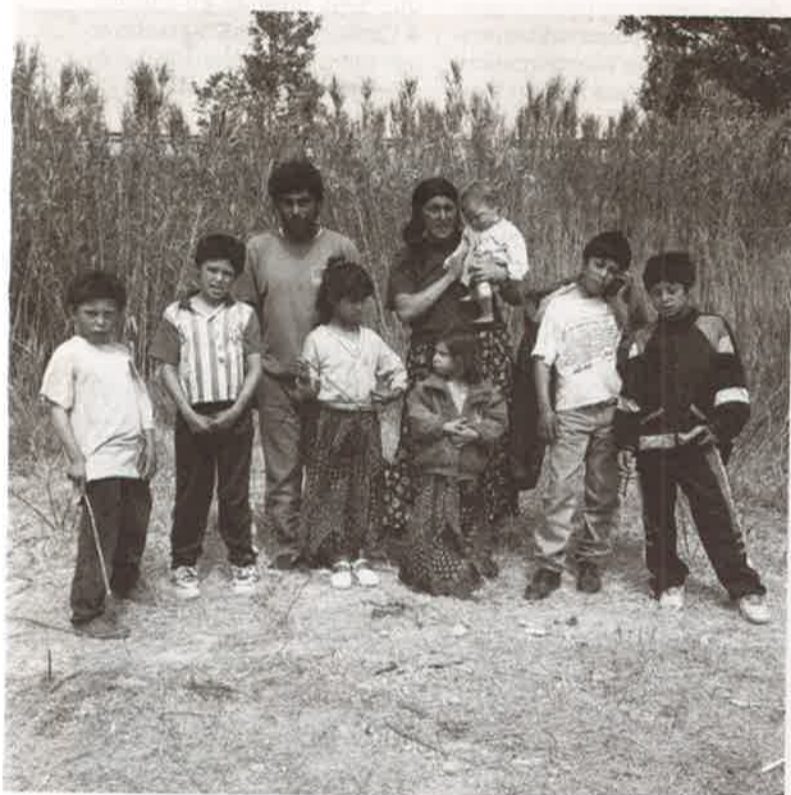
Le lendemain matin, les marteaux-piqueurs des chantiers de ce quartier (qui accueillera aussi la future école de photographie) réveillaient le quartier à 7 heures pétantes. Un alignement de planètes semblait s'être formé au-dessus de la cité arlésienne dans la nuit étoilée, deux ans avant le cinquantenaire du festival.

**CLÉMENTINE MERCIER**  
Envoyée spéciale à Arles



# Mathieu Pernot, retour au premier clan

Vingt ans après la publication de «Tsiganes», le photographe, soucieux de «montrer la complexité» de cette communauté, est reparti à la rencontre de la même famille arlésienne pour présenter «Les Gorgan 1995-2015».



**A gauche, Mickaël en 1995, puis en 2014. Au centre, deux portraits de la famille en 1995. Ci-dessus, Ninaï, la mère devenue grand-mère, en 2007. Et ci-contre en 2014.**

PHOTOS MATHIEU PERNOT.  
COURTESY GALERIE ERIC DUPONT

Photos  
**MATHIEU PERNOT**  
Courtesy galerie Eric Dupont

Artiste essentiel, depuis toutes ces années qu'il multiplie les projets à géométrie si variable qu'ils interfèrent parfois en effet aux Rencontres d'Arles une exposition, «Les Gorgan 1995-2015», maturation d'un premier compagnonnage avec cette famille rom, jadis suivie quand il était encore étudiant à l'école de photographie locale.

Les gitans et Arles? Difficile d'imaginer plus tautologique. Jamais, pourtant, Pernot ne lorgne les figures tutélaires (Lucien Clergue, Josef

Koudelka), esquivant leur ombre au profit d'une belle lumière zénithale qui, traversant le toit du bâtiment, éclaire par exemple une photographie de la stèle funéraire de Rocky Gorgan, 1983-2012, couverte de plaques («à mon époux», «à mon fils», «à mon frère»). Ce même Rocky qu'on voit aussi enfant, un voile sur le visage, ou fixant l'objectif dans un Photomaton.

**Egarements et joies.** Le père, la mère et la marmaille (dont Rocky), chacun à ainsi droit à son panneau biographique. Certaines images signées Mathieu Pernot, d'autres glanées dans des archives éparpillées, la mosaïque alimente le prosaïsme d'une saga familiale bellement ordinaire, avec son lot d'égarements (précarité, relation compliquée au délit, à la violence et à la défonce) et de joies (jeux d'enfants, naissances, mariages), les deux notions fusion-

nant à l'occasion, quand un portrait de Mickaël, extrait des «Hurlleurs» (cette célèbre série de Pernot consacrée à des personnes hélant depuis l'extérieur des proches incarcérés), renvoie à la liesse entourant la sortie de prison de Johny, le patriarche. En 1999, Mathieu Pernot publiait le livre *Tsiganes*. Presque vingt ans plus tard, ses sujets portent un nom aux inflexions fatalement chaotiques, intimement émouvantes, sans que

**Peu après la visite, on croise en ville Ninaï, la mère devenue grand-mère, entourée de marmots.**

l'empathie cherche à bloquer avec le pied la porte de la caravane. «*Ana est ma filleule*», énonce Mathieu Pernot sur un cartel à l'entrée du parcours, assumant d'emblée l'attachement pour ce clan «*un peu dur*», mais «*pas si compliqué d'accès*», avec qui le contact n'a pas été difficile à (r)établir.

**Médium.** Histoire de corps qui s'épaississent, flétrissent ou, au contraire, se développent, de rides, de dents qui tombent, de tatouages cheap, «Les Gorgan» épouse aussi l'évolution des mœurs en abolissant toute hiérarchie entre démarche «artistique» et banalisation du médium (Polaroid, iPhone...). «*A mon sens, la question de l'auteur n'est sans doute pas si importante que ça. Du moins dans le cas présent est-elle remplacée par d'autres enjeux, à la fois humains et éthiques, visant à fuir les archétypes liés à cette communauté dont j'espère montrer la complexité*»,

explique le gadjo. Qui affirme l'ambition de «*créer ensemble un récit à plusieurs voix permettant de démultiplier les points de vue*». Et précise avoir rémunéré la famille.

Peu après la visite, on croise en ville une femme au visage familial, entourée de marmots gesticulants. C'est Ninaï, la mère devenue grand-mère, sortie faire ses courses dans un magasin. Aussi proche des Rencontres, qu'éloignée du babil arty environnant.

**GILLES RENAULT**

**MATHIEU PERNOT LES GORGAN 1995-2015** à la Maison des peintres d'Arles; jusqu'au 24 septembre. Les Gorgan, éd. Xavier Barral 232 pp., 45 €. Dans le cadre du Grand Arles Express, MATHIEU PERNOT expose également **SURVIVANCES** à l'Hôtel des arts de Toulon (83); jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre.